

Note

« De *Socialisme 64* à *Socialisme québécois* ou l'invention du marxisme au Québec »

Marc Angenot et Tanka Gagné Tremblay

Globe : revue internationale d'études québécoises, vol. 14, n° 1, 2011, p. 139-157.

Pour citer cette note, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/1005990ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

NOTE DE RECHERCHE

✦ ✦

DE *SOCIALISME 64* À *SOCIALISME QUÉBÉCOIS* OU L'INVENTION DU MARXISME AU QUÉBEC

MARC ANGENOT
Université McGill

TANKA GAGNÉ TREMBLAY
Université McGill

✦ ✦

Résumé – À partir du dépouillement de la revue *Socialisme* (1964-1974), cet article propose d'examiner où et comment, à travers la mutation discursive qui s'y effectue au fil des numéros, apparaissent graduellement dans le discours dominant de la gauche québécoise les traces d'un discours marxiste proprement québécois susceptible de répondre de la question nationale. Il s'agit de comprendre comment l'invention d'un marxisme québécois, au plus fort de la fièvre révolutionnaire des décennies 1960 et 1970, soumis aux aléas d'une horde d'excitateurs syndicalistes et réformistes en crise identitaire, a pu paraître salutaire et sympathique à la bonne résolution de la question québécoise.

✦ ✦ ✦

From *Socialisme 64* to *Socialisme québécois*, or : *the invention of Marxism in Quebec*
Abstract – *In this article, Ève Lamoureux explores the evolution of “art engagé” by québécois artists on the left from the 1970s to the present day. In describing their practices, she compares them to those of the international contemporary art milieu and reflects on the specific conditions that influenced their trajectory. She shows in what ways the general characteristics of political art are similar across western countries. In particular, she identifies a passage from militant avant-gardism*

to micropolitical art that relies on the investment of the spectator in the process of making sense of the work and/or as a participant. Despite this similarity, the social, cultural, and political climate particular to Québec influences the practices of québécois artists, as well as structuring the sphere of visual arts and its evolution. Some particularities flow from this: (1) abundant creativity, (2) constant experimentation by artists both with regard to their practices and to the organisation of artistic production and dissemination, (3) a rich theoretical expertise, (4) a tighter association between artists with community groups, interest groups and unions rather than political parties, and (5) a conflicted partnership between artists and artistic institutions and institutions of the state; a partnership which, on the whole, favoured the evolution of political action by and through art despite its difficulties.

✦ ✦

Des États-Unis à Cuba, au Vietnam et en Algérie, le mitan du XX^e siècle est une période agitée autant par les guerres qui font rage que par la montée importante des mouvements de droits civiques qui s'effectuent. Au milieu de cette effervescence révolutionnaire, le Québec ne fait pas exception. La Révolution tranquille, qui marque le début des années 1960, annonce de profonds changements : laïcisation de la CTCC (Confédération des travailleurs catholiques du Canada), qui devient la CSN (Confédération des syndicats nationaux), rapport Parent, etc¹. Après la censure imposée par le régime précédent, la « gauche » a de nouveau droit de cité. Aux côtés de *Parti pris*, fondée en 1963, une nouvelle revue arborant fièrement l'objet de ses aspirations dans son titre même de *Socialisme*, symptomatique des débats qui traversent alors la société, fait son apparition.

C'est en 1964 que naît, au milieu de ce foisonnement de publications nouvelles, politiques et littéraires, apparues dans la foulée de la Révolution tranquille, cette petite revue de syndicalistes animée d'abord par Émile Boudreau, Jacques Dofny, Roland Martel et Marcel Rioux. Le premier numéro de *Socialisme*, daté du printemps 1964, s'ouvre sur une sorte de manifeste qui est censé justifier la revue et son titre. Les auteurs, deux sociologues (Dofny et Rioux) et deux syndicalistes (Boudreau et Martel), exposent leur vision de l'avenir socialiste du Québec et montrent la nécessité de déchiffrer l'évolution du Québec à la lumière du « socialisme »². Après

✦ ✦ ✦

1. Sean MILLS, dans son tout récent ouvrage *The Empire Within. Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, montre bien que l'activisme politique prévalant au Québec et particulièrement à Montréal n'est pas étranger à ce qui se produit ailleurs dans le monde, plus encore s'y chevauche-t-il.

2. Emile BOUDREAU, Jacques DOFNY, Roland MARTEL et Marcel RIOUX, « Matériaux pour la théorie et la pratique d'un socialisme québécois », *Socialisme* 64, n° 1, printemps 1964, p. 5-23. Entre 1964 et 1968, la revue est proche du Parti socialiste du Québec, qui disparaît cette année-là.

deux cents ans (?) de domination de « l'idéologie clérico-petite-bourgeoise », il est temps que le Québec prenne en main son destin et mette fin au « vieux concubinage » entre les deux solitudes. Or « le socialisme, envisagé comme théorie et comme pratique politiques, se présente comme l'outil privilégié qui nous aide à comprendre la situation du Québec, à mettre à nu ses aliénations historiques et contemporaines et à bâtir une société à la mesure des aspirations du peuple canadien-français³ ».

Nous venons de réaliser la révolution tranquille. Pour beaucoup cette révolution voulait dire que le QUÉBEC se modernisait, qu'il devenait une province montrable et sortable et qu'il pouvait prendre place parmi les autres gouvernements de l'Amérique du Nord.

Mais pendant que s'essoufflaient rapidement ces réformes libérales, une autre révolution naissait, rassemblant les forces plus dynamiques de la nation.

Des ouvriers, des militants syndicaux, des enseignants, des étudiants, des journalistes, des ingénieurs, des artistes, des coopérateurs, etc. se rendent compte que seul le **SOCIALISME** peut donner un contenu, des outils et une ligne générale à cette révolution nationale⁴.

Ce texte liminaire témoigne à la fois d'une volonté de radicalité, d'une apparente fermeté de prise de position et d'un handicap théorique et phraséologique. De quelque chose, du moins, qui apparaît dans le contexte idéologique des années 1960 comme la maîtrise insuffisante du langage d'un socialisme « envisagé comme théorie ». Ce socialisme vague et incantatoire, qui doit prendre le relais de « réformes libérales » supposées à bout de souffle et qui est censé procurer une « ligne » à une prochaine « révolution nationale » (syntagme malheureux, on le notera au passage, puisqu'il rappelle à tout francophone le régime de Vichy⁵), qui doit rassembler les imprécises « forces plus dynamiques de la nation » et répondre aux aspirations postulées « du peuple canadien-français », manque cruellement d'une ligne justement, d'un vocabulaire rigoureux et d'un cadre théorique tels que l'hégémonie discursive de l'époque en attend d'une gauche radicale : qu'est-ce que ce « peuple » indivis ? cette opposition intuitive entre « dynamisme » des uns et essoufflement des autres ? cette « révolution socialiste » prochaine qui sera un

✦ ✦ ✦

3. *Ibid.*, p. 11.

4. « [sans titre] », *Socialisme 64*, *op. cit.* p. 3.

5. Bien qu'il renvoie manifestement à un cadre référentiel historique plus large : « Par certains côtés, la révolution du Québec ressemble à bien d'autres révolutions nationales, à bien d'autres libérations sociales et économiques ; à certains égards elle est aussi unique. [...] Dans l'histoire du Québec, il est une singularité qui saute aux yeux : formé d'Européens comme tous les autres États des trois Amériques, il est un des seuls qui n'ait pas fait sa révolution nationale, qui n'ait pas conquis sa souveraineté politique » (*Ibidem*).

pas en avant de l'ainsi nommée « révolution tranquille » ? où sont les classes et leurs luttes ? où sont les infrastructures économiques ? Il y a sans doute des bribes intuitives de vocabulaire marxisant qui s'insinuent, mais rien d'une structuration « théorique ».

C'est la mutation discursive dont témoignera, entre 1964 et 1974, la rapide évolution de *Socialisme*, depuis ce langage éclectique de syndicalistes de bonne volonté en quête d'un nouveau « projet national » jusqu'à un discours « marxiste » rendu conforme, si on nous passe l'expression, aux *exigences minimales* de l'époque qui va retenir notre attention.

Nous aurions pu nous emparer, tant qu'à faire, d'une autre revue, née en 1963 et disparue en 1968, une revue politique et littéraire qui a sans nul doute, en dépit de sa plus courte durée, marqué plus profondément la vie intellectuelle de ces années-là, *Parti pris*. Toutefois, « le marxisme de *Parti pris* était beaucoup plus imprégné de nationalisme québécois que de références rigoureuses à l'auteur du *Capital* » : nous tombons d'accord sur ce point avec Pierre Milot⁶. Le nationalisme « décolonisateur » avec sa thématique de la « dépossession culturelle » que diffusait *Parti pris* en invoquant les autorités de Sartre, de Fanon et de Memmi sera du reste la cible des critiques de Michel van Schendel dans *Socialisme*, qui diagnostiquera dans la défunte revue concurrente un manque flagrant de « théorie », une approche « essentiellement culturaliste » et un penchant fâcheux pour la « mystique nationaliste⁷ ». C'est bien à *Socialisme* que revient le mérite, quel qu'il soit, d'avoir inventé au tournant des années 1960-1970 cette chose hybride qu'un article programmatique désigne, de façon un tantinet comique, comme le « socialisme scientifique québécois »⁸.

Nous avons dépouillé avec soin la collection des 24 numéros de *Socialisme* de 1964 à 1974⁹. Sans doute cette revue n'est, nous venons de le

✦ ✦ ✦

6. Il dit paraphraser ici une remarque faite par Paul Chamberland en 1966 ; voir Pierre MILOT, *Le paradigme rouge : l'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Cadiac, Balzac, 1992, p. 79.

7. Michel VAN SCHENDEL, « Pour une théorie du socialisme québécois (II) », *Socialisme* 69, n° 17, avril-mai-juin 1969, p. 7-26.

8. Céline SAINT-PIERRE et Dorval BRUNELLE, « Pour un socialisme scientifique québécois », *Socialisme* 69, n° 18, juillet-août-septembre 1969, p. 3 : les auteurs se donnent comme mandat d'« en arriver à définir un socialisme scientifique qui tienne compte des particularités (géographique, économique et culturelle) de la société québécoise ».

9. Pierre Milot, parmi d'autres, a entamé ce travail de lecture avant nous et nous profitons de ses analyses. Voir Pierre MILOT, *Le paradigme rouge : l'avant-garde politico-littéraire des années 70*, op. cit. Il consacre le chapitre II de son livre aux « Conditions d'émergence du structuro-marxisme » (p. 73-142) incarné par *Socialisme*, désignant par ce mot composé un marxisme où se faisait sentir notamment l'influence de Louis Althusser : ce marxisme pour agrégé de philo n'était cependant « structuraliste » que par un malentendu et une approximation sémantique liés aux effets de mode parisienne des années 1960 et à une sorte de fantasme syncrétique de la « scientificité ».

rappeler, qu'une composante d'une prolifération idéologique de ces années, d'une foison de bricolages idéologiques qui ont pour caractère commun la volonté de *retraduire* l'idéologie nationaliste dans un langage qui soit à la fois radical et moderne, qui refoule intégralement les vieilles doctrines groulxistes et marque bien la rupture. Sans doute faudrait-il aussi insérer l'apparition et l'évolution de la revue que nous retenons pour analyse dans le contexte bouillonnant et dynamique de ces années postérieures au rapport Parent, marquées sur le plan international par la guerre du Vietnam, le mouvement des droits civiques aux États-Unis, la « contre-culture », les progrès du *Women's Lib*, etc. Les limites d'une note de recherche nous soumettent toutefois à une salutaire contrainte : sans doute y aurait-il intérêt à relire de près plusieurs de ces articles étalés sur dix ans, à en dégager les sources et les présupposés, à montrer les divergences entre leurs auteurs, à identifier ces auteurs et rappeler les voies diverses qu'ils prendront (y compris leur trajectoire de carrière, dont nous dirons toutefois quelques mots), à confronter encore ces textes à un foisonnement d'autres dans une vaste topographie politique de l'époque. La seule dissémination polysémique des mots-clés relevés ci-dessus (« révolution », « socialisme ») au cours de ces années mériterait un minutieux travail philologique (le premier communiqué du FLQ, le 8 mars 1963, énonçait déjà : « L'indépendance du Québec n'est possible que par la révolution sociale »).

Nous devons nous proposer une tâche bien plus limitée et plus synthétique qui vise à répondre à deux questions, la seconde extrêmement vaste et spéculative, sur laquelle nous nous bornerons à formuler des hypothèses :

- Peut-on extraire de *Socialisme* le noyau typique d'un discours « marxiste » censé apte à englober ou enrober la « question québécoise » en le séparant (ceci du moins s'opère aisément tant les phraséologies divergent au premier regard) des écrits de collaborateurs syndicalistes au langage réformateur éclectique qui, peu à peu, vont se trouver marginalisés et écartés, intimidés peut-être par la maîtrise théorico-langagière de nouveaux arrivants¹⁰, peut-on en extraire l'*idéaltype* ? Peut-on rendre raison de l'invention d'un marxisme québécois qui se présente comme la juste reformulation (« théorique », « scientifique », ainsi qu'exige l'époque) de la question nationale réinscrite dans un contexte, non plus local, *Canadian* et « provincial », mais

✦ ✦ ✦

10. Pierre Vadeboncœur, aussi étranger au jargon « théorique » que possible et évidemment « inapte » à l'assimiler, publie assidûment au cours des quatre premières années de la revue, puis disparaît.

dans le contexte global grandiose de la lutte anti-impérialiste et de la révolution mondiale ?

• Ce discours marxo-révolutionnaire a subi, dans le cours des années 1970, une progressive dévaluation qui s'est transformée dans les années 1980 en un sauve-qui-peut et en un effondrement irrémédiable. De sa rhétorique, de ses « charmes », de sa crédibilité mobilisatrice, il ne reste rien. C'est à coup sûr, pour l'historien des idées, un des grands objets de réflexion qui s'imposent en ce nouveau millénaire. En tant qu'ensemble jadis exaltant et mobilisateur de critiques sociales et de projets radicaux, le grand récit socialiste-révolutionnaire, placé vers la fin du XIX^e siècle sous l'invocation « scientifique » de Karl Marx, est aussi irrévocablement dévalué, mais surtout rendu étranger au pensable que peuvent l'être de nos jours l'eschatologie trinitaire de Joachim de Flore ou le manichéisme cathare. Ce sont dès lors des analyses, des livres, des brochures et des journaux par milliers réduits à l'état d'« abolis bibelots d'inanités sonores » – et parmi eux, à coup sûr, les doctes et enthousiastes pages théoriques de *Socialisme québécois*. Comment poser, sans complaisance nostalgique pour de « grandes espérances » sans doute irréalistes mais qui contrastent avec la stase intellectuelle présente, en évitant non moins l'anachronisme facile ou le blâme rétrospectif, la question, historique et sociologique, du rôle joué par ce discours obsolète et de la « conscience » de ses auteurs ?

Pierre Milot croit constater, dans son essai pionnier *Le paradigme rouge*, que c'est avec le numéro 15 de 1968 qu'un tournant radical est effectué :

Michel van Schendel qui avait été pendant un certain temps membre du comité de rédaction de *Socialisme* (première formule) transformera radicalement la teneur de *Socialisme* à partir, donc, du numéro 15, dans un espace politique encore dominé par « La portée des événements internationaux de 1968 »¹¹.

Même si ce numéro 15 est le premier d'une nouvelle série qui établit Michel van Schendel comme rédacteur en chef, il apparaît en fait comme la continuation et l'aboutissement d'un changement de langage qui s'est amorcé plus tôt, dès 1966 avec le numéro 7, et qui a mis peu à peu aux commandes le « marxisme » – ou, plus concrètement, moins mythiquement, ce que la gauche francophone des années 1960 bricole sous ce nom –, construction syncrétique où des idéologèmes venus du lointain « marxisme orthodoxe » de

✦ ✦ ✦

11. Pierre MILOT, *Le paradigme rouge : l'avant-garde politico-littéraire des années 70*, op. cit., p. 89.

la Deuxième Internationale et du léninisme de la Troisième (et éclectiquement d'un peu de trotskysme de la Quatrième) se trouvent lestés de citations, d'emprunts de concepts et de références légitimatrices à Antonio Gramsci, Ernest Mandel, Louis Althusser, N. Poulantzas, « Che » Guevara¹² & al., complétés encore par l'invocation des doctrinaires anticolonialistes qui servent tous ensemble à hausser le combat nationaliste « canadien-français » dans le cadre héroïque mondial de la lutte des peuples opprimés.

En 1970 dans *Socialisme québécois*, Michel van Schendel publie avec Emilio de Ipola un éditorial qui définit la nouvelle orientation de la revue, fortement influencée par le duo Althusser-Poulantzas. La revue s'affirme comme marxiste-léniniste, traçant une démarcation nette avec tous les courants de gauche qui ne le sont pas¹³.

Michel van Schendel (1929-2005) fut un de nos grands poètes et un esprit généreux, complexe et tourmenté dont la sincérité et la bonne foi ne se discutent pas. Né en France, militant communiste dès l'adolescence, venu au Canada en 1952, il va jouer un rôle décisif dans la revue et faire figure de maître pour de jeunes disciples, dans la mesure où il maîtrisait, lui, les catégories et le langage du « marxisme » et qu'il avait acquis dès les débuts de la Révolution tranquille, comme journaliste à *La Presse*, un prestige d'intellectuel militant qui en imposait, une réputation de perspicacité dans le radicalisme des analyses. Hostile au libéralisme de *Cité libre*, au gauchisme éclectique de *Parti pris*, au volontarisme violent du FLQ, répudiant de façon intransigeante tout nationalisme qui ne met pas à l'avant-plan la classe ouvrière et ses luttes et ne vise pas la rupture avec le capitalisme et l'affrontement avec l'impérialisme américain¹⁴, van Schendel tranchait par la radicalité et l'assurance, l'aplomb de ses positions. Jean-Marc Piotte, en préfaçant tout récemment le recueil posthume de ses *Écrits politiques*, se souvient avec une amicale émotion :

Je n'étais pas le seul lecteur de *La Presse* à attendre avec impatience et à dévorer les articles que Michel van Schendel consacrait aux luttes de pouvoir autour des réformes de la Révolution tranquille. Ses analyses

✦ ✦ ✦

12. Ernesto GUEVARA, « Pour une politique socialiste internationale », *Socialisme* 66, n° 7, janvier 1966, p. 49-61. Publication du fameux « Discours d'Alger » prononcé lors du Séminaire économique de solidarité afro-asiatique, le 24 février 1965 à Alger selon lequel seule une « solidarité internationale » des pays socialistes peut permettre de faire face à l'impérialisme américain.

13. Jean-Marc PIOTTE, « Préface » aux *Écrits politiques* de Michel Van Schendel, Montréal, VLB Éditeur, 2007, p. 11.

14. Les nationalistes de mouvance péquiste ne cesseront d'attribuer cette position toujours hostile au « nationalisme bourgeois » à sa condition de « déraciné ».

de fond nous permettaient de comprendre les enjeux différents poursuivis par les diverses tendances et factions à l'œuvre. Michel avait fait des études en droit et en sciences économiques à Paris. Mais c'est davantage sa formation marxiste, acquise tant par ses lectures que par son expérience de militant au Parti communiste français, qui lui permettait de rendre compte de façon aussi limpide de ce qui se tramait, par exemple, lors du processus de la nationalisation de l'électricité¹⁵.

Toutefois, d'autres jeunes collaborateurs de *Socialisme québécois* contribueront à cette production marxiste. Ce sont pour la plupart de futurs professeurs de lettres et de sciences sociales de l'Université du Québec à Montréal, qui naît en 1969 et dont il faudrait conter l'histoire – qui est celle, avec le recul, d'un indubitable succès – sans dissimuler les débuts « héroïques » et picaresques d'une université créée dans un grand élan volontariste et recrutant, avec témérité et aveuglement, des « jeunes » prometteurs et des autodidactes hétéroclites, esprits souvent attachants qui s'efforceront d'assumer au mieux le rôle imprévu qui leur échet, mais que leur formation incertaine, pour ceux qui avaient passé la trentaine sinon la quarantaine, n'aurait qualifié « académiquement » nulle part ailleurs dans le monde développé¹⁶. Retenons notamment, parmi les néophytes qui domineront rapidement le discours marxiste de *Socialisme québécois* (la plupart beaucoup plus jeunes que van Schendel et que son contemporain le sociologue Jacques Dofny), Dorval Brunelle, Jean-Marc Piotte, Gilles Bourque et Céline Saint-Pierre.

Dans ce contexte, le paradoxe clé est que, par volonté de radicalisme, les jeunes autoproclamés marxistes de *Socialisme* vont transformer une revue qui visait au départ un lectorat de salariés et de syndicalistes et qui produisait des études éminemment concrètes sur les conditions de travail, les grèves, les maladies professionnelles et les accidents du travail, en une revue « théorique » telle que le modèle, importé de l'Hexagone, en fixait les exigences d'abstraction absconse. Dans les tout premiers numéros, *Socialisme* va interviewer des ouvriers de la base :

Q. — À ces conditions-là, pensez-vous que l'ouvrier peut-être heureux ? Il peut en arriver à un certain bonheur ? / R. — Jamais, non. / Q. — Pas possible ? / R. — Non, jamais. Il y a trop de capita-

✦ ✦ ✦

15. Jean-Marc PIOTTE, « Préface », *op. cit.*, p. 9.

16. Ce point demande à être nuancé : ailleurs au Canada, dans le contexte d'une expansion inouïe dans le siècle de l'enseignement postsecondaire, des universités toutes neuves se créent dans la même précipitation à la fin des années 1960, tandis que les vieilles institutions de la *Ivy League* se réservent les gens bardés de diplômes.

listes pour ça. Puis vous serez jamais capable d'anéantir le capitalisme ; c'est eux autres qui nous font vivre¹⁷.

Ce langage naïf (et défaitiste !) est le premier à disparaître, de même que seront refoulés peu à peu l'humanisme chrétien et le style littéraire de Pierre Vadeboncoeur, le réformisme prudent de Marcel Pepin, les références à une « gauche » sans exclusive de classe de Fernand Dumont... *Socialisme québécois*, à mesure qu'il devient « théoriquement rigoureux », se coupe ainsi du « vrai monde » syndical en compensant son intellectualisme par une surenchère révolutionnariste. Toute analyse politique doit se ramener à la lutte des classes et aux rapports de domination et c'est à la lumière de ces catégories (à géométrie variable) que les conjonctures électorales, les autres partis et mouvements, les conflits de travail, les événements au Québec et dans le monde, sont doctement analysés.

Ce qui se développe comme le « marxisme » peut alors se reconstituer comme une « ligne » et une « grille » supposées cohérentes, mises sous l'invocation de Marx, dont les termes, quintessence de dizaines d'articles très divers par leurs objets et leur portée, nous semblent se ramener aux axiomes récurrents suivants¹⁸ :

- Libération nationale et révolution sociale sont inséparables. Pas d'indépendance du Québec sans destruction du système capitaliste. C'est ici le travail « théorique » essentiel, auquel tous s'occupent de contribuer, mais avec de notables divergences (qu'ils ne poussent pas jusqu'à la polémique ouverte) : comment amalgamer – avec quelles préséances et dans quel ordre : lutte des classes/révolution sociale et question nationale/indépendance » ?

- Corrélât : il faut opposer au Parti québécois¹⁹, réformiste « petit-bourgeois »²⁰ acceptant piteusement le système capitaliste, un parti prolétarien et révolutionnaire. Cette thèse-axiome est partagée au reste par toute l'« extrême gauche » du temps ; elle est celle martelée notamment par Charles Gagnon, qui sera le plus persistant dans cette ligne.

- Corrélât encore : le mouvement syndical doit s'établir sur des positions révolutionnaires et répudier le réformisme. Pas question de conti-

✦ ✦ ✦

17. « La condition ouvrière : extraits d'interviews », *Socialisme* 64, n° 2, automne 1964, p. 63.

18. Les limites de cette note de recherche ne permettent pas d'accompagner cette synthèse idéaltypique de citations probantes qui viendraient à l'appui de chaque axiome.

19. Né de la fusion, le 14 octobre 1968, du Mouvement souveraineté-association (MSA) de René Lévesque et du Ralliement national (RN) de Gilles Grégoire.

20. On voit s'amorcer ici et là un débat scolastique interminable sur la précise nature de classe du PQ : expression de classe de la petite bourgeoisie ? Au service de la « bourgeoisie nationale non-monopoliste » ? Etc.

nuer à « quémander » ; il faut que le syndicalisme s'oriente résolument « vers la prise de pouvoir et l'édification du socialisme ».

- Le mouvement socialiste et syndical, toujours grandissant, toujours plus « conscient » et résolu au Québec, s'inscrit dans un vaste élan mondial irrésistible de lutte contre le capitalisme et l'impérialisme.

- Le Québec a vocation d'être le « moteur le plus accéléré » du socialisme en Amérique du Nord. Certains verraient sans doute à bon droit dans cette thèse avantageuse fréquemment esquissée une *retraduction* « révolutionnaire » du rôle messianique attribué naguère aux Canadiens français par le groulxisme.

- Dans ce contexte de luttes, les intellectuels ont un rôle éminent à jouer : ils procurent aux masses l'indispensable « approfondissement d'une pensée théorique ». Ils procurent aux masses québécoises la « boussole » vers l'inévitable révolution.

- Le marxisme est une « science²¹ ». Le « socialisme scientifique » est en progrès partout dans le monde et triomphe des fallacieuses sciences « bourgeoises ». La « pensée théorique » doit faire montre de sa *scientificité* (mot-clé d'époque appliqué aussi bien à Marx qu'à Ferdinand de Saussure, tous deux ni lus ni compris au reste) et c'est ce à quoi s'évertue le travail exigeant de la revue et la qualifie comme « avant-garde ». Cet autre théorème *pro domo* semble inviter à interpréter en terme d'autolégitimation et d'intérêt personnel la logique ultime de ce discours (voir plus bas).

- La tâche essentielle de la science est de peaufiner une théorie des classes – en général ou au Québec –, à la lumière de l'enseignement de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao et d'appuyer sur elle l'interprétation nécessaire et suffisante des événements en cours et la formulation de la juste ligne²².

La deuxième question à laquelle nous nous sommes promis de répondre, au moins par un faisceau d'hypothèses, était : comment expliquer

✦ ✦ ✦

21. Un exemple à l'appui de cela, tout de même : Michel VAN SCHENDEL, « Fusion et confusion », *Socialisme* 66, n° 9-10, octobre-décembre 1966, p. 25 : « [...] les intellectuels, les chercheurs, les commentateurs orientés vers la "gauche" ont à remplir une tâche. Elle consiste d'abord à élucider les rapports, non encore nettement perçus, qui se manifestent entre les divers niveaux d'agitation. Cette tâche d'analyse, qui incombe d'abord aux revues, doit être menée plus systématiquement que jamais. Elle suppose obligatoirement l'approfondissement d'une pensée théorique rapportée à l'examen des faits, la confrontation radicale des idéologies, avouées ou dissimulées, et des situations, ouvertes ou cachées ».

22. Un exemple de cette tâche inépuisable et ratiocinatrice à laquelle contribue le plus grand nombre des articles « théoriques », exemple qui rappellera un peu la stylistique propre au genre : Jorge NIOSI, « Pour l'analyse socio-économique de la classe propriétaire », *Socialisme québécois*, n° 24, 1974, p. 41-46. L'auteur résume ainsi son étude : « En partant de la définition marxiste des classes sociales, qui les pense comme des groupes socio-économique définie [sic] par leur rapport de propriété vis-à-vis les moyens de

le rôle joué par ce discours, devenu intégralement obsolète aujourd'hui, et comment reconstituer les motivations et la « conscience » de ses auteurs ?

Le discours dont nous venons de reconstruire les axiomes, pour transposer Lautréamont *a contrario*, est au premier regard la rencontre attendue du mouvement nationaliste canadien-français – dont la Révolution tranquille ringardise le messianisme ethnique à saveur catholique et incite à refouler les composantes de droite cléricale et autoritaire qu'il charriait – et d'un nouveau langage, alors dominant à gauche dans la francophonie sous l'hégémonie sartrо-communiste, doté pour encore un temps assez bref de prestige et susceptible de procurer au nationalisme une retraduction en forme d'*aggiornamento* et de *ratrapage* devenu en quelque sorte urgent. Dénigré efficacement par *Cité libre*, le nationalisme traditionnel avait besoin à coup sûr d'une sérieuse mise à jour. La génération qui s'exprime dans *Socialisme* ne conçoit même plus de polémiquer avec les mânes de Lionel Groulx, qui se trouve refoulé dans le silence d'un monde révolu²³. Au fond, c'est la dynamique même de modernisation tous azimuts depuis 1960 qui se transpose ici. Cette thèse suppose qu'un nationalisme élémentaire est le socle immuable de toute production idéologique au Québec, jadis et naguère, qu'il ne connaît jamais que des *avatars* – au sens étymologique du mot. C'est en étant peut-être sensibles à cette nécessité de *ratrapage*, dont ils ne pouvaient procurer la rhétorique, et tant soit peu impressionnés par ces discours dogmatiques et abstraits que les leaders syndicaux les laissent proliférer sans piper mot. Ce point nous ramène à la vieille question, jamais résolue de façon satisfaisante, qui fut celle de Tocqueville, de Taine et d'Augustin Cochin : pourquoi les hommes à doctrine et à raisonnements, coupés de toute expérience pratique, en imposent-ils à des hommes et des femmes « de terrain » ? *Socialisme québécois* se met donc en devoir de traduire en langage marxiste la sempiternelle question nationale, mais, du coup, il polarise de façon insurmontable les collaborateurs de la revue entre ceux, comme van Schendel, qui répudient tout nationalisme qui ne soit pas établi sur le terrain de la lutte des classes, qui ne soit pas d'abord « révolutionnaire », et ceux pour

✦ ✦ ✦

production et distribution, l'article veut expliciter plusieurs dimensions implicites dans les études concrètes portant sur les fractions de la bourgeoisie. Ces variables sont la nationalité du capital, la grandeur du capital approprié, le mode de production concerné et le secteur économique où le capital est investi. La combinaison de ces dimensions donne une typologie des fractions économiques de la classe propriétaire, typologie qui n'avait jamais été présentée de façon systématique et qui est nécessaire pour comprendre la scène politique et les alliances de classe. Les définitions et hypothèses alternatives de S. Ossowski et N. Poulantzas sont critiquées à partir du cadre conceptuel explicité » (p. 46).

23. Alors que l'abbé Groulx bénéficie tout de même d'obsèques nationales en 1967, mais cela se passe *ailleurs*, dans un autre monde idéologique.

qui la « révolution sociale » proclamée ne fait que rajouter de la radicalité rhétorique à un projet indépendantiste susceptible de s'assagir en dehors d'une logique « classe contre classe ».

Socialisme québécois résulte d'un bricolage idéologique qui consiste à introduire « le » marxisme au Québec, un marxisme digne de jeunes intellectuels qui ont passé leurs veilles à compulsurer, comme l'hégémonie de l'époque le leur impose, Lukàcs, Gramsci, Althusser et Poulantzas, en démontrant que ce marxisme savant est particulièrement propre à expliquer la situation du Québec et à le guider vers son avenir fatal, et en attisant des luttes en cours qui sont montrées indissociables d'un grand récit mondial d'émancipation des peuples et de défaite de l'impérialisme. C'est peut-être un autre trait d'époque qui trouve expression, idiosyncratique, ici : le Québec de *Socialisme* est inscrit dans un monde global, sans doute fantasmatique mais immense et épique, où il fraternise dans les luttes anti-impérialistes avec l'Algérie, Cuba, le Vietnam, etc. *Socialisme québécois* opère un vaste *travelling arrière* qui transfigure à sa manière un Québec non plus « provincial » mais, selon le mot d'ordre de l'époque, éminemment « ouvert sur le monde ».

Il s'agissait donc d'introduire le marxisme au Québec en inscrivant le Québec dans le marxisme – un marxisme qui n'avait pas ici à traîner, dans les dénégations et le culpabilisme, le boulet soviétique comme dans les pays (comme la France) où un parti communiste s'accrochait au « bilan positif » de l'URSS ; un marxisme aussi qui, faute de surveillance dogmatique d'un parti organisé, pouvait éclectiquement se panacher de trotskysme (Mandel²⁴), de castrisme, de tiers-mondisme.

Un marxisme d'importation, sans aucun appui sur une tradition ouvrière locale (ni au reste une tradition intellectuelle quelconque), compense ainsi son *exotisme* par une suraffirmation de sa pertinence québécoise. Ce marxisme de posture intellectuelle et d'identité juvénile générationnelle, bénéficiant de l'hégémonie sarro-althussérienne importée des « vieux pays », dont les effluves avaient pénétré nos contrées, se posait en conflit de prestige et en *challenger* rigoureux et intransigeant du nationalisme par lui étiqueté « petit bourgeois », celui du MSA et puis du PQ, auquel il consentait à l'occasion du bout des lèvres un « appui critique » – lequel permettra un jour, l'âge venu, le ralliement.

Analyser une idéologie revient en effet – mais ce serait une tout autre étude – non pas à l'isoler *in vitro*, mais à voir quel « créneau » elle

✦ ✦ ✦

24. La revue publie une étude d'Ernest Mandel : « Capitalisme et économie régionale », *Socialisme* 69, n° 17, avril-mai-juin 1969, p. 28-40.

entendait occuper et parvint à « tenir », et à quoi et qui elle s'opposait *topographiquement* – des « Trois colombes » passées à Ottawa, aux revues concurrentes avec lesquelles on polémiqua constamment, *Parti pris, Révolution québécoise*, aux felquistes, à Pierre Vallière²⁵, à Charles Gagnon, aux prises de position et stratégies du *Colonialisme au Québec* d'André d'Allemagne, en 1966, de René Lévesque et d'*Option Québec*, en 1968.

Nous en venons à l'« explication » dite sociologique (mais ce n'est qu'une partie des sociologues situés à « gauche » qui s'y complaisent) par les intérêts concrets des acteurs, explication réductionniste qui n'est jamais totalement fautive tout en étant partielle et dès lors injuste : ce discours marxisant aurait eu pour fonction ultime, à peine dissimulée, la légitimation de l'intellectuel et de l'universitaire en devenir dans une conjoncture qui offrait des possibilités de carrière inopinées. Gilles Bourque, membre du comité de *Socialisme québécois* à partir du n° 20, dont *Classes sociales et question nationale au Québec, 1760-1840*²⁶ est à la fois le mémoire de maîtrise qui le préparait au « métier de sociologue » et l'ambitieuse « production théorique » mise sous l'invocation d'Althusser qui le légitimait comme coryphée du marxisme québécois, témoigne du *double usage* de cette « production », modestement estudiantine et de haute légitimation intellectuelle et militante. Faute d'une tradition universitaire établie et de gardiens sourcilieux de celle-ci dans les sciences humaines, les jeunes collaborateurs de la revue pouvaient carburger à l'« allodoxie » (fameux concept bourdieusien : prendre des *golden* pour des pommes et du *skai* pour du cuir, illustre-t-il). Ils pouvaient croire et faire croire (ce qui n'eût pas pris dans les pays de disciplines académiques enracinées) que leurs conjectures livresques et scolastiques sur des catégories réputées marxistes, plaquées sur une connaissance scolaire de l'histoire du Bas-Canada, étaient de près ou de loin de la sociologie²⁷. Il leur restera, une fois en poste, à effectuer discrètement une

✦ ✦ ✦

25. Le ralliement du ci-devant felquiste Pierre Vallière au Parti québécois, en 1972, sera ainsi l'occasion de lui rappeler les principes élémentaires du marxisme dont il fait bon marché : voir Gilles BOURQUE, « En réponse à Pierre Vallières », *Socialisme québécois*, n° 23, 1972, p. 137 : « Le militant de “ gauche ” qui entre au P.Q. retarde l'organisation de la classe ouvrière et permet une imprégnation plus grande de l'idéologie d'une classe adverse sur le prolétariat ».

26. Gilles BOURQUE, *Classes sociales et question nationale au Québec, 1760-1840*, Montréal, Parti pris, 1970. On verra un long essai complémentaire dans la revue : Gilles BOURQUE et Nicole LAURIN-FRENETTE, « Classes sociales et idéologiques nationalistes au Québec (1760-1970). I – Problématique théorique. II – La structure nationaliste québécoise. III – Classes et idéologies nationalistes », *Socialisme québécois*, n° 20, avril-mai-juin 1970, p. 13-55. L'objectif de cette étude est de démontrer : « 1° qu'il faut distinguer la nation de la représentation qu'en ont ses membres 2° que toute idéologie nationaliste est portée par une classe sociale 3° que la forme d'idéologie nationaliste varie avec la classe qui l'utilise 4° que cette problématique permet de rendre compte d'une façon plus rigoureuse de la question nationale au Québec » (p. 17).

reconversion vers des méthodes de sciences sociales plus éprouvées et plus proches du « terrain ».

Dans ce contexte, on ne peut éviter de poser, pour terminer sans conclure, la question de la *croissance* investie dans ce discours radical, dans cette topique militante – et celle de la décroissance, de ses causes et de son étendue. Ici encore la place manque pour faire plus qu’esquisser une problématique, mais une telle esquisse nous semble indispensable. Jean-Philippe Warren, dans *Ils voulaient changer le monde*, a pour sa part posé, par rapport au discours « marxiste-léniniste » des années 1970, cette question de « comment faire sens de l’insensé ? » et il a cherché à formuler une réponse sociologique. Au contraire de l’« explication » réductionniste présentée ci-dessus, il va de soi, en effet, que les collaborateurs de la revue *croyaient* à ce qu’ils écrivaient doctement et avec fougue. Mais c’est alors le ou les sens du mot de « croyance » qu’il faudrait élucider – et nous voulons faire remarquer que cette simple question n’est guère posée frontalement et encore moins résolue de façon rationnelle. *Socialisme québécois* annonce – et prépare par une vaste production « théorique » – la « Révolution » au Québec et l’abolition de la domination capitaliste. Les collaborateurs croyaient-ils collectivement à ce qu’ils écrivaient ? Ou bien le faisaient-ils avec une « insoutenable légèreté » qui permettait *in petto* toutes sortes de restrictions mentales ? Quel sens donnaient-ils à ces projets « révolutionnaires » couchés en termes passablement radicaux ? C’est la question à poser : celle de la variation historique d’un *crovable/dicible* qu’il ne faut pas confondre avec la seule « foi du charbonnier », mais qu’il ne faut pas non plus considérer comme épiphénoménal.

Il nous semble pourtant évident que, posées en termes de degrés de croyance personnelle, les conjectures que l’on peut faire à leur sujet conduisent toutes à des apories et à des explications psycho-anachroniques de peu de force explicative. La tentation de juger les croyances de jadis et de naguère comme déraisonnables est simplement stérile pour le travail historien – autant qu’arrogante. Nul n’a mieux rappelé cette règle de méthode sociologique que Raymond Boudon²⁸. Doit-on alors, pour chercher à comprendre sa crédibilité évanouie, inscrire le discours de la « Révolution

✦ ✦ ✦

27. Des exemples de ces « productions théoriques » ambitieuses : Gilles BOURQUE et Nicole LAURIN-FRENETTE, « Classes sociales et idéologiques nationalistes au Québec (1760-1970) ... », *op. cit.* ; Céline SAINT-PIERRE, « De l’analyse marxiste des classes sociales dans le mode de production capitaliste », *Socialisme québécois*, n° 24, 1974, p. 9-33 et L’atelier de recherche marxiste, U.Q.A.M. (module de philosophie), « Commentaire critique : le concept de travail productif », *Socialisme québécois*, n° 24, 1974, p. 35-40.

marxiste québécoise » dans une hégémonie discursive produit de la longue durée ? Quelque chose de plus anonyme et durable, semblable à ce que les historiens des idées appellent « climats d'opinion » (Carl L. Becker), dont la mise en place et la dissolution ne dépend pas d'une conjoncture et encore moins d'un « vécu », mais qui s'impose comme cadre légitime du pensable²⁹ ?

Hypothèse alternative encore : une idée répétée et « confessée » par tous procure de l'identité, de la communion groupale et générationnelle ; elle permet de se positionner face à des adversaires et de reconnaître les siens – choses fonctionnelles qui n'ont guère à voir avec la foi du charbonnier ni l'intégrisme littéral³⁰.

La question que nous nous bornons à formuler avec perplexité et à accompagner d'hypothèses – il est déjà bon de ne pas faire l'impasse sur elle – est « surdéterminée » (pour faire revivre un instant le vocabulaire de jadis) par le fait que cette crédibilité s'est dissipée en quelques années après la disparition de la revue et qu'une radicale dévaluation lui a succédé. La décroyance accélérée, dans le monde intellectuel francophone, est postérieure à 1974, mais elle préludait sourdement alors que *Socialisme québécois* accomplissait sa mutation en revue « théorique ». Toute chronologie des désillusions doit remonter au moins à l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie en 1968. La dévaluation au cours des années 1970 du discours marxiste-révolutionnaire n'est en effet aucunement propre au Québec et ce n'est pas dans le seul cadre québécois qu'il est possible d'en rendre raison. Dans une mesure qui serait à évaluer – en dépit de l'idée fort juste, et même indiscutable que l'histoire des idées au Québec doit s'analyser sur le terrain et non comme un reflet platonicien de dynamiques extérieures –, la décomposition des grandes certitudes révolutionnaires au Québec va rester tributaire des désillusions françaises et européennes – quoiqu'avec un décalage dans les abandons et les sauve-qui-peut au cours des années 1970-1980 qui serait à mesurer (car c'est au Québec, et nulle part ailleurs, que le « marxisme-léninisme » maoïste connaîtra alors ses beaux jours).

Quelques mots pour amorcer une comparaison de la chronologie des « désillusions³¹ ». On a dit que le grand choc dans le monde franco-

✦ ✦ ✦

28. Raymond BOUDON, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

29. Des dispositifs qui « fonctionnent indépendamment » des usages que chaque individu leur attribue, qui « existent en dehors des consciences individuelles » et qui sont « doués d'une puissance sociale » en vertu de laquelle ils s'imposent à une collectivité et s'intériorisent dans les consciences. C'est ici, on l'a compris, appliquée au croyable-discursif, la définition même du *fait social* selon Émile Durkheim.

30. C'est Régis Debray bricolant analogiquement sur le Théorème d'incertitude de Kurt Gödel : « aucun ensemble n'est relatif à lui-même ». Le sacré politique tient lieu de moyen de complétude des groupes humains.

phone – dans certains ouvrages, cela semble le choc traumatique unique³² – tient à la publication de *L'Archipel du Goulag* en 1974 et à sa vaste diffusion³³. En réalité, les chocs du « réel », pour le militant supposé illusionné, ont été littéralement continus de mois en mois au cours de toutes les années 1970. En 1975-1976, le pionnier de l'antitotalitarisme en France, Claude Lefort, publie *Un homme en trop : essai sur L'Archipel du Goulag* et André Glucksmann, ci-devant gauchiste flamboyant, *La cuisinière et le mangeur d'hommes*. Puis vont suivre par dizaines les livres désenchantés et dénonciateurs des ainsi nommés « nouveaux philosophes³⁴ ». Jean-François Revel publie en 1976 *La tentation totalitaire*. À partir de 1977, s'ajoute aux dénonciations du système soviétique la défense des « dissidents » persécutés et psychiatrisés de l'Est, à quoi s'ajoute ensuite, après 1978, le soutien aux *Boat People*, que tourne à l'aigre l'appui naguère indéfectible au *Vietcong* et aux communistes de Hanoï. Quant aux massacres par millions du régime maoïste, ils sont révélés par les livres successifs de Simon Leys, dont dès 1971 *Les habits neufs du président Mao*, ouvrage qu'une partie de la gauche extrême couvre d'insultes. L'année 1978 est l'année finale du génocide cambodgien entamé en 1975. C'est ici l'ultime illusion perdue et l'ultime étape de la dénonciation du communisme soutenue en temps réel par les massacres idéologiquement motivés des *Khmers rouges*.

Dans cette conjoncture désillusionnée, la critique dans le monde intellectuel occidental s'est étendue inexorablement en cercles concentriques : la dénonciation du Goulag et de la Terreur ; la mise en cause du léninisme et du bolchevisme ; le questionnement sur l'idée même de révolution, sur les utopies totales, sur la « statolâtrie » et l'État tout-puissant ; le soupçon porté sur tous les marxismes y compris dans leurs versions trotskyste,



31. Sur ce thème, le grand travail sociologique sur les communistes français est : Jeannine VERDÈS-LEROUX, *Le réveil des somnambules. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*, Paris, Fayard/Minuit, 1987.

32. Comme dans Michael Scott CHRISTOFFERSON, *French Intellectuals Against The Left. The Antitotalitarian Moment of the 1970s*, Oxford, Berghahn Books, 2004.

33. Alexandre Isaevitch SOLJENITSYNE [Aleksandr Isayevich Solzhenitsyn], *L'archipel du Goulag. 1918-1956. Essai d'investigation littéraire [Arkipelag GULag, 1973-1975]*, Paris, Seuil, 1974-1976, 3 vol. Voir aussi : *Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique. Et autres textes [Pis'mo vozhdiam Sovetskogo Soiuza, 1973]*, Paris, Seuil, 1974. Évidemment, l'auteur russe ne dit rien qui ne fût déjà connu à travers les livres de Victor Serge, Panait Istrati, B. Souvarine, Viktor Kravchenko, mais une censure énorme s'était peu à peu levée.

34. Il faut les mentionner, non pas que ce soient ou furent de grands esprits. Beaucoup avaient conservé de leur passage par le gauchisme/maoïsme un style intimidateur, excessif et sans nuance, un penchant au simplisme manichéen, du type *Liberté vs Totalitarisme*, combiné à des lectures hâtives et récentes de catéchumènes de Tocqueville et de Hayek... Mais ils permettaient un rattrapage devenu urgent et surmontaient décemment une autocensure et une antique intimidation : ils donnaient soudain une « légitimité de gauche » à la répudiation du totalitarisme et à l'examen des crimes du socialisme réel.

maoïste, soixante-huitarde et tiers-mondiste, qui avaient pu servir un temps de refuge aux intellectuels militants en rupture avec l'idéocratie soviétique, mais protestant de leur persistance dans l'espérance « révolutionnaire » (d'autres trouveront refuge, un peu moins précaire, dans la Deuxième gauche autogestionnaire). Le Goulag a été l'« application logique du marxisme », avait osé écrire André Glucksmann³⁵ ; des centaines le répéteront après lui. Le tiers-mondisme est rendu suspect de complaisance et d'aveuglement envers les totalitarismes tropicaux et autres dictatures ubuesques drapés dans le drapeau troué de l'anti-impérialisme.

Le « Tournant de la rigueur » en France, en 1983, par lequel les socialistes venus au pouvoir, confrontés à la malencontre du réel et aux effets négatifs de leurs premières ambitieuses mesures, abandonnent, au bout de quelques mois seulement de mécomptes accumulés, leur sacro-saint programme de « Rupture avec le capitalisme³⁶ », marque non un changement conjoncturel et tactique, mais une profonde coupure culturelle entre « deux époques qui ne parlent plus la même langue ». Comme l'écrit Serge July : « Il est clair qu'en mars 1983, la France a rompu avec sa tradition politique. L'alternance politique a effectivement eu lieu en 1981, mais c'est en 1983 que la France a changé d'époque³⁷ ». Un essayiste de gauche, Jacques Moreau, cherchant une comparaison pour faire sentir la soudaine désuétude, écrivait : « À partir de 1983, le vieux credo [révolutionnaire du Parti socialiste français] qui avait triomphé de toutes les tentatives révisionnistes et qui avait été le ressort caché de l'histoire du parti, paraît aussi désuet que ces théologies médiévales dont les livres emplissent les bibliothèques³⁸ ».

Ce serait dès lors dans un cadre international « transfrancophone » qu'il faudrait interroger les étapes de la décroyance et mesurer leur *singularité* québécoise, leur décalage de phase et notamment la moindre intensité et réactivité des chocs traumatiques des années 1970-1980. C'est évidemment dans la mesure où le marxisme au Québec est demeuré une affaire de campus et de sectes intellectuelles, qu'il n'était pas affronté à l'épreuve de la vie

✦ ✦ ✦

35. André GLUCKSMANN, *Les maîtres penseurs*, Paris, Grasset, 1977, p. 310.

36. C'est-à-dire le *Programme commun de gouvernement* adopté en 1972. Voir le *Programme commun de gouvernement. Parti socialiste. Parti communiste. Mouvement des radicaux de gauche*, Paris, Flammarion, 1973.

37. Serge JULY, *Les années Mitterrand. Histoire baroque d'une normalisation inachevée*, Paris, Grasset, 1986, p. 115.

38. Jacques MOREAU, *Les socialistes français et le mythe révolutionnaire*, Paris, Hachette, 1998 [nouv. éd. : 2003], p. 295. La dissolution du Bloc de l'Est est clairement postérieure à cet effondrement. La débandade au reste dès les années 1970 touche aussi non moins décisivement les maoïstes (lesquels jouissent d'un sursaut de vie au Québec), les castristes, les admirateurs du titisme et d'autres « expériences » socialistes exotiques.

politique concrète, qu'il a pu d'une certaine manière persister tout en se décomposant lentement. Au contraire, les « années Mitterrand » en France seront, pour les intellectuels socialistes proches du pouvoir, des années de brutale désillusion et de grande remise en question personnelle : ç'aura été une « dure *Éducation sentimentale* », écrira le ci-devant compagnon de Che Guevara, le philosophe Régis Debray, devenu chargé de mission de l'Élysée³⁹.

Alors que dans la vieille Europe le discours socialiste-révolutionnaire placé sous l'invocation de Karl Marx avait un enracinement dans le mouvement ouvrier qui remontait aux années 1880, qu'il accompagnait la cacophonie des luttes sociales depuis quatre générations au moins et pouvait se réclamer d'une longue lignée de penseurs et d'écrivains (y compris ceux devenus critiques et désillusionnés), alors que l'URSS, sortie victorieuse au prix de sacrifices immenses de la guerre contre le nazisme, avait conservé en dépit de tous les mécomptes et de toutes les horreurs une aura de prestige, alors que les positions des uns et des autres sur le « camp » socialiste (et les « camps »...), sur l'URSS, la Chine, le *Vietcong*, etc., formaient des enjeux décisifs de la vie intellectuelle et contraignaient, au milieu de fluctuations passablement houleuses de l'opinion publique, à de douloureuses révisions (ou à serrer les dents et persister *perinde ac cadaver*), rien de tout cela n'avait la même prégnance ni la même urgence au Québec. C'est pourquoi, conservant du marxisme de l'époque le seul mot d'ordre de « scientificité », applicable à des disciplines moins eschatologiques, les jeunes universitaires militants ont pu s'éloigner sur la pointe des pieds d'un radicalisme révolutionnaire dont la saison a rapidement passé.

À *Socialisme québécois* vont succéder des revues (qui récupéreront au reste une partie des collaborateurs de *SQ*), revues dont les prétentions d'occuper l'« avant-garde » vont se jouer désormais sur les scènes, toutes différentes (et plus bénignes), des sciences du langage, de la sémiotique avec *Stratégie* (clone local de *Tel Quel* et de *Communication*, qui passera tout de même, par un curieux sursaut de fin de vie, au maoïsme/enver-hodjisme le plus sectaire) et de la littérature et des arts novateurs avec *Chronique*. C'est le maoïsme à la québécoise qui, dès lors, va recueillir la position révolutionnaire radicale en déshérence, mais il le fera en un sursaut d'irréalisme volontariste

✦ ✦ ✦

39. Régis Debray développe en fait, dès 1981, une problématique originale de réinterprétation religieuse de la « raison politique », des luttes de libération nationale et d'émancipation sociale avec son équation LE POLITIQUE = LE RELIGIEUX, à l'horizon du paradigme de la *Religio perennis*, de la pérennité transhistorique du fait religieux et d'une anthropologie de l'« incomplétude » humaine ; il tire ainsi à sa façon les conclusions du désenchantement des ex-révolutionnaires en Bolivie et à Paris. Voir Régis DEBRAY, *Critique de la raison politique* [sous-titré ultérieurement : [...] ou *l'inconscient religieux*], Paris, Gallimard, 1981.

extrêmement intense et relativement persistant. Libéré en 1971, après plus de quarante mois d'emprisonnement, le felquist Charles Gagnon lance « l'organisation marxiste-léniniste En Lutte ! ». Le journal *En lutte !* va paraître de 1973 à 1982, menant « le combat autant contre les bourgeois que contre les “révisionnistes” de tout acabit⁴⁰ ». On assure qu'il atteindra des tirages de dix mille exemplaires. À cet égard, l'appui « de nombreux jeunes qui, pendant ces quelques années, ont tout donné⁴¹ » à ce mouvement contraste avec la décomposition et déconsidération rapide et la dérive groupusculaire du maoïsme partout ailleurs dans la francophonie. Mais ceci est une autre histoire où bien des aspects entretiennent la perplexité – histoire dont Jean-Philippe Warren a du reste traité avec perspicacité⁴².

✦ ✦ ✦

40. Quatrième de couverture de Charles GAGNON, *En lutte! Écrits politiques*, vol. II, 1972-1982, Montréal, Lux, 2008 [textes présentés par Robert Comeau et Yvan Carel].

41. *Ibid.*

42. Voir Jean-Philippe WARREN, *Ils voulaient changer le monde. Le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, VLB, 2007.